

Saint Pie X, Maurras et le sens de l'histoire
à propos du centenaire de Marc Sangnier

Jean-Albert Boucher

in Cahiers Charles Maurras, 1973

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2010 —

www.maurras.net

Le titre de cet exposé est une concession coupable aux slogans qui empoisonnent l'atmosphère. C'est, si vous le permettez, une concession d'ironie.

Je ne vous parlerai guère, en effet, du sens de l'histoire, car il n'y a pas de sens de l'histoire. Ce que nous appelons le sens de l'histoire n'est que le paravent d'un mot qui cache toutes nos démissions et toutes nos lâchetés.

Il n'y a pas de sens de l'histoire, il y a un manque d'hommes qui en tient lieu ; mais c'est plus difficile à reconnaître, plus difficile à avouer dans une civilisation qui tend de plus en plus à remplacer la notion de service par celle de confort.

Dans ce qui reste de notre vieille chrétienté, nous voyons encore une nation qui n'entend pas parler du sens de l'histoire. C'est le Portugal. Ce Portugal qui a été dirigé, mieux encore conduit, par un homme qui était l'honneur de l'Occident, cet homme admirable, cet homme seul pour lequel nous devrions prier chaque jour, Antonio de Oliveira Salazar ¹.

J'ai hâte, cependant, d'en arriver à saint Pie X qui se dresse sur le Concile comme un phare de vérité et puisque nous sommes en France, à l'attitude de Pie X à l'égard du modernisme, de la démocratie chrétienne issue du Sillon en commençant pas les origines reconnues et lointaines de la démocratie chrétienne.

En effet, comme tous les parvenus, la démocratie chrétienne est à la recherche d'ancêtres. En cherchant bien, elle en a trouvé un certain nombre, mais tous ces tableaux qui se veulent anciens et vénérables ne peuvent avoir grand air que pour ceux, précisément, qui contestent la valeur de l'hérédité, notamment dans le domaine politique. . .

Sans remonter jusqu'au règne d'Henri II comme Joseph Hours par exemple le fait pour l'action politique, nous partirons de Lamennais qui peut être considéré comme l'ancêtre brillant et malheureux de nos démocrates chrétiens. À vrai dire, c'est plus qu'un ancêtre, c'est un prophète.

Une grande intelligence minée par le romantisme, rebelle à toutes les disciplines à partir du moment où elle s'aperçoit que ces disciplines ne peuvent et ne veulent se mettre à sa remorque.

Il n'y avait pas, par exemple, plus ultra-montain que l'abbé Félicité de Lamennais quand il pensait et espérait que Rome pourrait le suivre. Jusqu'au jour où ce qui devait arriver arriva, c'est-à-dire jusqu'au moment où le Pape Grégoire XVI, dans l'encyclique *Mirari vos*, vit dans les conceptions de *L'Avenir* de ce prophète de la démocratie chrétienne, une dangereuse folie,

¹ En quelques pages excellentes, Jacques Isorni, avant de raconter un de ses entretiens avec Salazar, fait un sort au sens de l'histoire (p. 114 à 116 de *Jusqu'au bout de notre peine*, Éditions de la Table ronde).

deliramentum dit l'encyclique. Alors, écrit Robert Havard de la Montagne², dans sa très remarquable *Histoire de la démocratie chrétienne*, mécontent, il renia l'Église, coupable de n'avoir pas adopté ses couleurs. Il fit descendre le Pape des sommets où il l'avait installé. Il lui enleva la primauté pour l'offrir au peuple, à la fois pape et roi, au dieu-nombre, arbitre du bien et du mal.

C'est cet hérésiarque, ce prêtre qui exigea par testament que son corps fut conduit au cimetière sans passer par aucune Église, c'est cet homme que la démocratie chrétienne a vraiment pour ancêtre, à côté, bien sûr, des grands ancêtres de la Révolution qui lui sont communs avec ses alliés du marxisme.

Et ce n'est pas nous qui leur donnons Lamennais pour père. C'est eux qui le revendiquent.

Écoutez l'abbé Lemire : « Ce grand réformateur fut brisé misérablement pour avoir voulu trop tôt le mouvement qui doit sauver le catholicisme chez nous. » Et M. François Mauriac : « Ils n'ont jamais eu (les démocrates chrétiens) qu'une mission ici-bas, celle que Lamennais, le premier, avait conçue et devant laquelle sa foi a défailli ».

La filiation n'est donc pas seulement reconnue, elle est revendiquée et proclamée jusque dans les colonnes du *Figaro*.

Lamennais enseigne que le salut réside dans un immense développement de la liberté individuelle et donc que l'Église ne peut et ne doit plus revendiquer la liberté à titre de privilège au nom de sa mission divine, mais seulement comme sa part dans le patrimoine des libertés publiques.

C'est enlever à l'Église catholique à laquelle notre Pays doit tant, la place éminente que nous lui reconnaissons tous et voilà qui pourrait surprendre de la part d'un prêtre si nous n'avions vu mieux depuis. . .

Lamennais s'est trouvé rejeté en dehors de l'Église pour avoir écrit des textes presque aussi peu orthodoxes que la revue du *Sillon*.

Voici quelques uns d'entre eux :

*Si l'homme est incapable de démocratiser la divinité, Dieu le peut.
Le christianisme n'est précisément pas autre chose que la démocratie
de la vie divine, de la vie éternelle comme dit l'Évangile. Par lui, la
souveraineté de Dieu est véritablement mise en participation.*

² Qu'il nous soit permis de dire notre grande admiration pour Robert Havard de la Montagne que nous considérons comme un maître, malgré sa grande modestie. Dans ce monde des lettres et du journalisme, il a été pour quelques uns une occasion rarissime de réapprendre le respect. Nous ne pouvons mieux rendre hommage à sa mémoire qu'en demandant à tous les lecteurs des *Cahiers* de lire et de faire lire son livre de souvenirs *Chemins de Rome et de France* (Nouvelles Éditions latines). Son *Histoire de la démocratie chrétienne*, son *Histoire de l'Action française* (les deux volumes chez Amiot-Dumont), ainsi que son étude sur le Ralliement, resteront des livres irremplaçables.

Le Sillon³ va plus loin et ajoute :

Dieu qui aurait pu nous traiter en monarque, a préféré nous proposer l'idéal républicain jusque dans nos rapports avec Lui, il nous a, en effet, envoyé son Fils pour nous convier à nous solidariser avec sa seconde personne à devenir ainsi un membre adjoint de sa Trinité. Par leur assimilation à la seconde personne de la Trinité les hommes pénètrent dans la société des trois personnes divines et participent à leur majestueuse égalité. Le Christ qui aurait pu faire de nous ses sujets a préféré amoureusement faire de nous ses cohéritiers et ses frères, ses concitoyens dans la cité de Dieu.

Un autre texte de Sangnier lui-même :

Un homme s'est levé, contre la barbarie politique, qui a fait prévaloir le principe démocratique. Cet homme est le Christ Jésus... Lui seul a fondé, lui seul maintient le principe démocratique. Il ne saurait donc y avoir de démocratie contre le christianisme.

La force que le christianisme, depuis bien des siècles, est venu déposer dans les âmes, c'est la force qui tourmente les socialistes et les anarchistes eux-mêmes, c'est la force que nous voulons dégager, que nous voulons affranchir et libérer, de manière à créer dans le sang du J Christ la véritable démocratie de l'avenir.

Mais, en face de ces divagations, ne tarde pas à se dresser la voix du saint Pape Pie X. Il faut citer plusieurs de ces pages de lumière que tous les catholiques devraient connaître. Dans sa lettre à l'épiscopat français « Notre charge apostolique » du 25 août 1910, Pie X écrit au sujet des disciples de Marc Sangnier :

Non seulement, ils ont adopté un programme et un enseignement différents de celui de Léon XIII... mais ils ont ouvertement rejeté le programme tracé par Léon XIII et en ont adopté un diamétralement opposé. De plus, ils repoussent la doctrine rappelée par Léon XIII sur les principes essentiels de la société, placent l'autorité dans le peuple ou la suppriment à peu près, et prennent comme un idéal à réaliser le nivellement des classes. Ils vont donc au rebours de la doctrine catholique, vers un idéal condamné.

(...) Le Sillon oppose doctrine à doctrine, bâtit sa Cité sur une théorie contraire à la vérité catholique, fausse les notions essentielles et fondamentales qui règlent les rapports sociaux dans toute société humaine... Le souffle de la Révolution a passé par là, dit toujours

³ Marc Sangnier, fondateur du Sillon est mort Président d'honneur du M.R.P., ce qui nous dispense de nous appesantir sur une affiliation incontestable...

Pie X, et nous pouvons conclure que les doctrines sociales du Sillon sont erronées, son esprit est dangereux et son éducation funeste... Son catholicisme ne s'accommode que de la forme du gouvernement démocratique qu'il estime être plus favorable à l'Église et se confond, pour ainsi dire, avec Elle. Il inféode donc sa religion à un parti politique. Nous n'avons pas à démontrer que l'avènement de la démocratie universelle n'importe pas à l'action de l'Église dans le monde. Nous avons déjà rappelé que l'Église a toujours laissé aux nations le souci de se donner le gouvernement qu'elles estiment le plus avantageux pour leurs intérêts. Ce que nous voulons affirmer encore une fois, après Notre prédécesseur, c'est qu'il y a erreur et danger à inféoder, par principe, le catholicisme à une forme de gouvernement, erreur et danger qui sont d'autant plus grands lorsqu'on synthétise la religion avec un genre de démocratie dont les doctrines sont erronées.

C'est le cas du Sillon.

Vous savez que le Sillon voulait refondre la société par-dessus l'Église en établissant « le règne de la Justice et de l'amour » avec des hommes venant de toutes parts, de toutes religions ou sans religion, mais unis « par un généreux idéalisme ».

Là encore, citons Pie X :

Quand on songe, dit le Pape, à tout ce qu'il a fallu de forces, de science, de vertus surnaturelles pour établir la cité chrétienne et les souffrances de millions de martyrs et les lumières des Pères et des Docteurs de l'Église, et le dévouement de tous les héros de la Charité, et une puissante hiérarchie née du Ciel, et des fleurs de grâces divines, et le tout édifié, relié compénétré par la vie et l'esprit de Jésus-Christ, la Sagesse de Dieu, le Verbe fait homme, quand on songe, disons-nous, à tout cela, on est effrayé de voir de nouveaux apôtres s'acharner à faire mieux avec la mise en commun d'un vague idéalisme et de vertus civiques.

Que vont-ils produire ? Qu'est-ce qui va sortir de cette collaboration ? Une construction verbale et chimérique, où l'on verra miroiter pêle-mêle et dans une confusion séduisante les mots de liberté, de justice, de fraternité et d'amour, d'égalité et d'exaltation humaine, le tout basé sur une dignité humaine mal comprise. Ce sera une agitation tumultueuse, stérile pour le but proposé et qui profitera aux remueurs de masses moins utopistes. Oui, vraiment, on peut dire que le Sillon convoie le socialisme, l'œil fixé sur une chimère... Nous ne connaissons que trop ces tristes officines où l'on élabore ces doctrines délétères qui ne devraient pas séduire les esprits clairvoyants. Les chefs du Sillon n'ont pu s'en défendre ; l'exaltation de leurs sentiments,

l'aveugle bonté de leur cœur, leur mysticisme philosophique mêlé d'une part d'illuminiisme les ont entraînés vers un nouvel Évangile du Sauveur, au point qu'ils osent traiter N. S. J. C. avec une familiarité souverainement irrespectueuse et que leur idéal étant apparenté à celui de la Révolution, ils ne craignent pas de faire entre l'Évangile et la Révolution des rapprochements blasphématoires qui n'ont pas l'excuse d'avoir échappé à quelque improvisation tumultueuse.

Écoutez maintenant cette page sublime du même document. Elle est actuelle parce qu'elle exprime des vérités valables pour tous les temps chrétiens :

Si Jésus a été bon pour les égarés et les pêcheurs, il n'a pas respecté leurs convictions erronées, quelques sincères qu'elles parussent ; il les a tous aimés pour les instruire, les convertir et les sauver. S'il a appelé à lui, pour les soulager, ceux qui peinent et qui souffrent, ce n'a pas été pour prêcher la jalousie d'une égalité chimérique. S'il a relevé les humbles, ce n'a pas été pour leur inspirer le sentiment d'une dignité indépendante et rebelle à l'obéissance. Si son cœur débordait de mansuétude pour les âmes de bonne volonté, il a su également s'armer d'une sainte indignation contre les profanateurs de la maison de Dieu, contre les misérables qui scandalisent les petits, contre les autorités qui accablent le peuple sous le poids de lourds fardeaux sans y mettre le doigt pour les soulever. Il a été aussi fort que doux. Il a grondé, menacé, châtié, sachant et nous enseignant que souvent la crainte est le commencement de la sagesse et qu'il convient parfois de couper un membre pour sauver le corps.

Enfin, il n'a pas annoncé, pour la société future, le règne d'une félicité idéale d'où la souffrance serait bannie, mais par ses leçons et par ses exemples, il a tracé le chemin du bonheur possible sur terre et du bonheur parfait au Ciel : la voie royale de la Croix.

Ce sont là des enseignements que l'on aurait tort d'appliquer seulement à la vie individuelle en vue du salut éternel : ce sont des enseignements éminemment sociaux et ils nous montrent en N. S. J. C. autre chose qu'un humanitarisme sans consistance et sans autorité.

Je terminerai ces citations par ces lignes où le Pape montre comment l'Église envisage l'action catholique, la véritable action catholique : qui n'est et qui ne doit être que catholique.

Et, à cette fin, écrit saint Pie X aux Évêques, pendant que vos prêtres se livreront avec ardeur au travail de la sanctification des âmes, de la défense de l'Église et aux œuvres de charité proprement dites, vous en choisirez quelques uns, actifs et d'esprit pondéré,

munis de grade de docteur en philosophie et en théologie et possédant parfaitement l'histoire de la civilisation antique et moderne et vous les appliquerez aux études moins élevées et plus pratiques de la science sociale, pour les mettre, en temps opportun, en tête de vos œuvres d'action catholique.

Toutefois, que ces prêtres ne se laissent pas égarer dans le dédale des opinions contemporaines, par le mirage d'une fausse démocratie, qu'ils n'empruntent pas à la rhétorique des pires ennemis de l'Église et du peuple un langage emphatique, plein de promesses aussi sonores qu'irréalisables. Qu'ils soient persuadés que la question sociale et la science sociale ne sont pas nées d'hier, que, de tout temps, l'Église et l'État, heureusement concertés, ont suscité dans ce but des organisations fécondes; que l'Église n'a jamais trahi le bonheur du peuple par des alliances compromettantes, n'a pas à se dégager du passé, et qu'il lui suffit de reprendre, avec le concours des vrais ouvriers de la restauration sociale, les organismes brisés par la Révolution, et de les adapter, dans le même esprit chrétien qui les a inspirés, au nouveau milieu créé par l'évolution matérielle de la société contemporaine. Car les vrais amis du peuple, conclut Saint Pie X, ne sont ni révolutionnaires, ni novateurs, mais traditionalistes.

Ne vous étonnez pas que le Pape demande aux prêtres chargés d'un apostolat social, qui doit rester d'abord un apostolat religieux, de grandes connaissances dans le domaine de la philosophie et de la théologie. Cela ne pourrait surprendre qu'un esprit superficiel. Pie X savait avec Blanc de Saint-Bonnet, que toute erreur politique est une erreur théologique réalisée.

Hélas ! Le grand Pape n'a pas été suivi dans ce domaine comme il aurait dû l'être et nous en voyons aujourd'hui les navrantes conséquences sur lesquelles, par respect pour le Sacerdoce, je me garderai bien d'insister.

Il était nécessaire de relire ces citations du Pontife dont la béatification a été une des dernières joies de Maurras. « Vivrai-je encore en ce beau jour ? » disait-il à Maurice Pujol, dans leur commune prison de Riom en 1946.

Et Charles Maurras a mis le sceau à sa contre-encyclopédie par ce chef d'œuvre parmi ses oeuvres, ce *Bienheureux Pie X, sauveur de la France* (Plon, janvier 1953), travail de ses dernières années, à Riom, à Clairvaux, à Troyes, à Tours, souci de ses derniers jours puisqu'il est mort en pleine correction d'épreuves et qu'elle a été achevée par Henri Massis. Tous les amis des *Cahiers* doivent faire lire ce livre essentiel où l'on se sent à chaque page porté par la grâce. Je pense surtout à un certain chapitre « Bénédiction » et à « L'introduction générale, personnes

et principes », introduction fondamentale pour une connaissance exacte de la pensée maurrassienne⁴.

Maurras complète et précise certaines de ses idées exprimées ou esquissées dans la Préface de *Mes idées politiques*. Il y a là des pages de toute première importance où les nuances, parfois capitales, sont incompatibles avec un résumé. Elles sont elles-mêmes le résumé de longues réflexions dans une cellule, autrefois monastique, et qui, avec Maurras, l'était redevenue plus qu'on ne le croit. « Maurras ou le dernier bénédictin de Clairvaux », a pu dire Xavier Vallat.

Le surnaturel n'est pas absent de ces pages et il nous faut remercier les mémoires de Pie X et de l'auteur du *Bienheureux Pie X*, qui nous laissent de tels trésors à nous, enfants d'un siècle de ténèbres intellectuelles, ou le progrès n'est que technique, alors que nous avons d'abord besoin – et sans les séparer – de foi, de vérité et d'amour.

Dans son panégyrique de saint Pie X, après avoir rappelé la condamnation du modernisme, S.S. Pie XII, de lumineuse mémoire, a déclaré le 29 mai 1954 :

C'est à Pie X, en effet, que revient le mérite d'avoir préservé la vérité de l'erreur, soit chez ceux qui jouissent de toute sa lumière, c'est-à-dire les croyants, soit chez ceux qui la cherchent sincèrement. Pour les autres, sa fermeté envers l'erreur peut encore demeurer un scandale, en réalité, c'est un service d'une extrême charité, rendu par un saint, en tant que Chef de l'Église, à toute l'humanité.

Et le bon peuple chrétien, qui se méfie des intellectuels de désagrégation, a reconnu comme instinctivement, en Pie X, son guide et son protecteur. Bien avant la canonisation, dès octobre et novembre 1950, j'ai pu en être le témoin à Saint-Pierre de Rome, où il m'a fallu attendre de longs instants avant de pouvoir approcher du tombeau de celui qui n'était encore, officiellement, qu'un Pape parmi les autres.

Mais, direz-vous, vous nous avez parlé de l'idéalisme inconsistant et catastrophique de Sangnier, dans la première partie. Parlez-nous donc maintenant du « positivisme » de Maurras. Qu'appelle-t-on le positivisme de Maurras ? Je dis dans son enseignement, car nous avons parlé de l'enseignement de Sangnier et la plus élémentaire bonne foi exige que nous en fassions autant avec Maurras. Eh ! bien, je mets au défi qui que ce soit de me donner, avec la référence à l'appui, un texte de lui, dans son œuvre politique ou dans *L'Action française* de 1908 à 1944, un texte qui soit un enseignement philosophique, positiviste ou non.

⁴ Voir *Cahiers* n° 41, p. 3.

Si Maurras a enseigné ou plus exactement constaté un positivisme des faits, il s'agit d'un positivisme défini, d'un positivisme politique, d'un positivisme de constatation et d'observation, non d'un positivisme philosophique. Ou pour parler plus simplement, il s'agit du simple bon sens.

Pour bien montrer ce qu'est le positivisme de Maurras, celui qu'il enseigne, c'est-à-dire l'empirisme organisateur, il faut citer ces lignes du *Dilemme de Marc Sangnier* dont les premiers chapitres ont été écrits il y a 70 ans, en 1904, elles montreront cette magnifique continuité de la pensée maurrassienne :

Les dissidences de l'esprit, dit Maurras, peuvent porter sur les doctrines d'explication. Les doctrines de constatation, qui recensent les faits et dégagent les lois, refont une véritable unité mentale et morale entre tous les esprits sensés. Le positivisme est une doctrine de constatation.

La pensée politique d'un monarchiste peut être chrétienne avant tout. Cela veut dire qu'avant toute autre justification de la monarchie, il fera valoir la volonté et les desseins de Dieu ou parlera du droit divin. En quoi ce monarchiste persuadé du droit divin peut-il être gêné d'entendre dire à tel autre royaliste qui ne croit pas en Dieu que le droit des Rois vient de la nature et de l'histoire ? Il lui suffira de gémir de l'irréligion de son frère. En quoi ce dernier monarchiste, ce monarchiste libertin, dit joliment Maurras, peut-il être offusqué de voir un ami politique qui croit en Dieu rattacher à Dieu l'institution, la loi qu'il nomme naturelles ?

L'un dit : Voici la loi de la nature. . . L'autre : Voici la loi de Celui qui a fait la nature. . .

Divisés sur l'origine des choses, ils conviennent du texte de la loi qu'ils ont reçu. Pour des raisons diverses, nullement inconciliables, ils adhèrent aux mêmes vérités historiques et politiques qu'ils ont observées et découvertes en commun.

Et Maurras écrit justement :

Notre philosophie de la nature (et le mot est pris ici au sens non métaphysique) n'exclut pas le surnaturel. Pourquoi donc son surnaturel (à Marc Sangnier) ne sous-entend-il pas la nature ?

Il faut, vous me pardonnerez l'expression, étayer le surnaturel. Simple conséquence de la tare originelle, nous sommes impropres à le saisir à l'état pur. Et comment l'étayer sinon avec le naturel ? Simple bon sens en parfait accord avec la philosophie traditionnelle de l'Église qui nous apprend que l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce ne sont pas incompatibles. Non seulement ils se complètent, mais ils se compénètrent. Mais voyons la démarche contraire, genre Sillon. Si le surnaturel chez l'homme, être d'esprit, mais aussi de chair, n'a pas besoin d'être étayé par la nature, nous sommes de

purs esprits. Tout ce qui touche à ce monde doit nous être étranger et nous devons nous perdre dans une contemplation mystico-philosophique jusqu'à la mort inclusivement. Mais si nous ne sommes pas de purs esprits, membres de la Trinité divine, comme le dit Sangnier, rien ne peut empêcher que le positivisme d'observation, et de constatation soit le plus conforme à nos besoins comme à nos moyens. Car ces moyens, nous les tenons de Dieu, dirons-nous, si nous sommes croyants et nous dirons que nous les tenons de la nature si nous ne le sommes pas.

Que Maurras, pendant une période plus ou moins longue de sa vie, ait eu des sympathies plus ou moins grandes pour la philosophie positive bien qu'il ne se soit jamais rallié à son dogme central, cela est possible, mais, encore une fois, cela est hors du sujet. Ces hypothèses d'ordre strictement personnel ne font pas, n'ont jamais fait partie de son enseignement politique. Maurras n'a jamais demandé qu'on le suivît dans cette voie et vous savez bien, à l'Association Saint-Louis, que s'il en avait été autrement, les catholiques d'Action française eussent été les premiers à s'y opposer avec force sans attendre les avertissements légitimes de la Hiérarchie. Dans l'un de ses derniers livres, il avoue n'avoir pas de philosophie. Il avoue ne s'être permis que des hypothèses dans ce domaine et, au chanoine Cormier, il a très bien dit que ce que l'on appelait son athéisme devait être entendu, non pas comme une négation, mais comme des doutes. Des doutes favorisant des hypothèses... Mais les plus grands saints ont eu des doutes, parfois atroces. Il y aurait beaucoup à dire sur cette nuance essentielle et qu'il faut bien saisir si l'on veut comprendre certains aspects de Maurras.

Mais il ne demande pas aux français conscients auxquels il s'adresse de partager ses hypothèses philosophiques de jeunesse ni de partager ses admirations littéraires, ni ses sympathies ou ses antipathies pour certains hommes. Il leur demande simplement de s'unir sur la manière, en politique, de penser le réel, née de l'observation, de l'expérience historique et de l'amour bien compris de l'ensemble des familles qui constituent le Pays. De s'unir, en conséquence, sur un principe et autour d'un Prince.

Ce programme, croyants et non-croyants peuvent l'adopter. Nous l'avons vu dans un texte de Maurras lui-même, la monarchie de droit divin n'est pas incompatible avec cette pensée. Bien au contraire, elles se complètent merveilleusement.

De même, le non-croyant peut suivre Maurras sans craindre une influence voulue dans le domaine religieux. Maurras lui montrera toutefois, en ce qui touche notre Pays, matière politique, la supériorité éminente du catholicisme sur le protestantisme par exemple. Alors que Sangnier, tout en restant dans l'Église, est plus près de l'esprit protestant que de l'ordre catholique. Cette

supériorité reconnue, proclamée, exaltée fait partie incontestablement de la pensée maurrassienne. Et ses arguments sont tellement forts que plusieurs protestants, même dans des familles de pasteur, se sont convertis. Ce n'est pas sans raison que saint Pie X disait en parlant de Maurras : « C'est un beau défenseur de la Foi. »

Peut-être allez-vous trouver là une contradiction ? Eh bien, il n'y en a pas. J'ai dit que l'incroyant pouvait suivre Maurras sans craindre une influence voulue dans le domaine religieux. Si Maurras a fait des conversions chez de grandes intelligences comme Lucien Moreau, Henri Vaugois, Léon de Montesquiou, Henri Boegner, etc. (le dossier des conversions est insoupçonné), s'il a été l'instrument de la grâce dans bien des cas, ce n'était pas là son intention et il s'est trouvé être le missionnaire de l'Église alors qu'il ne voulait être que son défenseur dans la Cité, parce que la France est liée à l'Église catholique par un lien historiquement filial. *Gesta Dei per Francos* . . .

De telles conversions sont avant tout, certes, l'œuvre de la grâce, mais la grâce a de ces cheminements qui échappent à la logique humaine.

Nul plus, peut-être, que le Carmel de Lisieux ne l'a fait comprendre à Maurras. En tant que normands, fidèles du diocèse de Thérèse, il nous est permis d'en être fiers. Grâce à ces saintes femmes, le provençal Maurras doit beaucoup à la Normandie. Avec quels accents il parle des compagnes de Sainte Thérèse, des filles de la Mère Agnès ! que ce soit dans ses entretiens avec Xavier Vallat, dans son *Pie X*, dans ses entretiens avec le chanoine Cormier.

Cet homme que l'on a dit orgueilleux, enfermé dans un système, ce qui fait sourire ceux qui l'on bien connu, cet homme se sentait très humble devant la Sainteté, très humble aussi devant les grands ordres religieux. S'il ne pouvait y porter ses pas, on peut dire, je crois, qu'il y a souvent porté ses regards.

Ce que l'on a appelé l'orgueil de Maurras, c'est un amour passionné de la vérité. Dans un monde en décomposition, on dit volontiers orgueilleux ceux qui osent encore considérer la vérité comme une valeur absolue.

C'est là, semble-t-il, dans l'ordre naturel, le grand péché de Charles Maurras aux yeux du Sillonisme.

Dans un ordre supérieur, non opposé, mais complémentaire, c'était aussi le grand péché de Pie X et aussi de Pie XII, comme en témoigne magistralement l'encyclique *Humani generis*.

À ceux qui croiraient encore à l'orgueil de Maurras, il faut faire lire ces lignes de son *Pie X* : « Ne pouvions-nous pas éviter le conflit formel avec les autorités spirituelles ? . . . La grande erreur fut là, qui décida de toutes les autres. » Sont-ce là les propos d'un orgueilleux ? Et Robert Havard de la Montagne a pu écrire : « Les adversaires diront-ils que Maurras se place

sur le plan utilitaire pour réprover des fautes dont les conséquences ont été fâcheuses ? Non, ses motifs sont d'un ordre bien plus haut. Ce n'est pas le politique qui parle ici et qui aurait intérêt à voiler les écarts, c'est le chrétien qui s'ignore, l'homme touché par la grâce de ce *conseil d'État tenu par les Anges* », comme il appelle le Carmel de Lisieux. »

Écoutez cette page bouleversante de la confession terminale et vous jugerez si elle est d'un agnostique ou d'un chrétien.

De tous les dogmes du catholicisme, celui qui m'a toujours paru le plus humainement beau est celui qui affirme la Communion des Saints et qui promet, avec le partage de leurs mérites, la survivance des corps glorieux. Nous n'avions pas été des premiers pèlerins de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; notre culte secret de Pie X était fort ancien, au contraire. Je ne peux me défendre d'imaginer et de rechercher, par delà les espaces convenables, sur de hauts lieux inaccessibles et innommables, ce qu'avaient pu être la rencontre et le dialogue de la petite sainte qui voulait passer son ciel à faire du bien sur la terre, avec le Pontife qui voulait que son peuple priât sur de la beauté. Mais le couple émouvant de la jeune fille pleine de grâce et du grand vieillard couronné avait d'abord tenté en silence notre pensée, puis il plana sur elle, au point de l'obséder un peu c'est pourquoi, bien souvent, avant et après l'acte miséricordieux de S. S. Pie XII, je me sentis ému, tantôt par la curiosité d'un désir impatient, tantôt par le sentiment d'une gratitude que je ne savais comment exprimer, et, dans les deux cas, je reprenais le chemin de Lisieux et demandais la sainte audience, mais je n'y disais rien de ce qui me pressait, la conversation portait non sur l'un ou l'autre de ces thèmes supérieurs, mais plutôt sur les grandes difficultés nationales et sociales dont nous étions assaillis alors et de plus en plus alarmés. Mon instinct cherchait un conseil. J'en recueillis toujours, et de la plus haute sagesse. La lumière en était si forte que j'osai déclarer un jour, en les quittant, qu'il me semblait sortir d'un conseil d'État tenu par les Anges.

Je ne savais qu'admirer le plus de l'extraordinaire étendue de leur information car ces recluses savaient tout, ou de la sûreté du jugement qui la diadémait. L'habitude que j'en avais m'épargnait de montrer la moindre surprise. Un jour néanmoins qu'il m'arriva de donner un léger signe en ce sens, je vis tomber des lèvres sereines et des beaux yeux limpides, des mots que mon compagnon

me répéta de la part de la Révérende Mère — Monsieur, il en a toujours été ainsi.

L'histoire universelle m'était ainsi remémorée, avec l'image des grands reclus et des grandes recluses que le Désert avait si bien instruits du Monde que plusieurs d'entre eux furent les directeurs et les conducteurs de la conscience du siècle. Comment avais-je pu oublier le cas de saint Bernard ou de sainte Catherine C'est en conformité à une loi constante que le Carmel de Lisieux nous avait donné ses directions, sa lumière, ses bénédictions continues. Faut-il rappeler que son signe, sa prière, étaient venus nous chercher ? Nous avons été conduits par la main à travers les méandres d'une longue et difficile carrière. Mais plus je me répète cette histoire bénie, avec les nombreux amis, aujourd'hui morts, qui en ont connu les arrêts, éprouvé les retours et les nouveaux départs, moins je réussis à détacher et même à distinguer les bénédictions de Lisieux d'avec celles, plus anciennes, qui m'étaient venues de Pie X, par Camille Bellaigue, ou sur ma pauvre mère chérie.

Ni Pie X, ni Thérèse, ne nous abandonnèrent au péril de la mer. Les deux courbes de leur commune protection s'unissent, s'entrelacent et se prolongent dans une identité céleste qui éveille le sentiment d'un avenir qui n'est pas fermé. Non, ce n'est pas fini. Que les deux protecteurs ne nous quittent pas ! Le jour de la pleine justice finira bien par se lever, le salut national en sera la suite, non la fin. Ainsi soit-il.

Cette conclusion sera notre prière.

Cette prière sera notre conclusion.

Conférence prononcée à Versailles, Caen, Cherbourg et Douvres.